

Critique

Gaëlle Choïsne, les grigris du cœur

La plasticienne propose un ensemble de sculptures, photos et vidéos interrogeant sans tabous ce qui détermine les notions de désir et d'amour.

par [Jérémy Piette](#)

publié le 1er octobre 2018 à 17h06

«Comment décrirais-tu le futur ?» A cette question posée récemment par [le magazine en ligne *Black\(s\) to the Future*](#), Gaëlle Choïsne répond finement : «Regarder derrière notre épaule et avoir la capacité de voir le paysage qui est devant nous.» C'est ainsi que cette jeune artiste, née à Cherbourg en 1985 d'un père breton et d'une mère haïtienne, investit l'espace du centre d'art de Bétonsalon, mué en «TEMPLE OF LOVE» en lettres capitales, enseigne de l'éros, lieu de fête et d'exposition qui à la fois charrie ce grand marché de l'amour normé au sein duquel nous prospérons, rassurant pour les un(e)s, effrayant pour les autres, et imagine une constellation de désirs plus fragmentés et inattendus.

Baves. Dès l'entrée, de curieuses excroissances de tissus, velours noirs, satins orange, forment bassins ou tentures soyeuses qui retiennent comme un filet de pêche quelques livres dont la lecture a saisi pour toujours la sensibilité de l'artiste : *The Cultural Politics of Emotion* de l'Anglo-Australienne Sara Ahmed, ou encore *Préliminaires pour un verger futur* de Karim Kattan, né à Jérusalem en 1989 : «*Trente et un degrés, vingt-six minutes et trente-cinq secondes de latitude Nord et trente-quatre degrés, vingt et une minutes, vingt secondes de longitude Est, son corps endormi est là.*»

Terres natales, refuges de(s) langue(s), baisers cachés : nos histoires coloniales et nos guerres ont forgé d'un geste monumental bien des dominations, conquêtes des corps et conquête de rêves, subtilisés et manipulés afin de nourrir des récits, constructions de mirages et d'exotismes en tout genre... Nos amours, nos corps, nos baves sont aussi politiques et sociaux.

Gaëlle Choisne se déplace, (se) fragmente et cueille ces micro-histoires (œuvres, monuments, contes et légendes) qu'elle réinterroge sous forme de sculptures, photographies, vidéos, mêlés afin de mieux griffer d'un ongle délicat nos croyances fomentées - même toutes petites ou gardées inconscientes. L'amour nous donne à vivre comme il nous porte à croire. «*Nous sommes dans un endroit reconnu par tous les satellites de l'espace : l'adresse tatouée de notre anéantissement*» : les mots de Karim Kattan demeurent à l'esprit tandis que l'on pénètre en ce temple de l'amour.

Au bout d'un couloir de ruines de béton et barres de fer, une profusion d'objets-grigris s'offrent au regard. De grands draps matelassés, couleur cuivre, nuit, métal, pendent du plafond jusqu'au sol, comme autant de lianes dessinant les prémices d'une forêt industrielle. Sur l'un d'eux, le transfert d'une toute petite image, presque réduite à l'état de timbre : ce prisonnier qui aspire de la fumée dans *Un chant d'amour* de Jean Genet. On trouve aussi des gammes de faux ongles vernis, des médaillons, pattes de poulet sous vide.

Big bang. Il y a comme un air de nouveau monde organique qui semble à la fois n'avoir jamais existé (parce que personne ne l'aurait véritablement considéré) et qui pourrait, dans le souffle d'un big bang d'existences renouvelées, tout aussi bien prospérer et contaminer notre réalité au patrimoine désespérément figé. Nos amours et désirs sont souvent alimentés, intrinsèquement liés, ou du moins touchés, par les lieux où nous sommes nés, les espaces où nous dormons, nos circulations, le travail où nous nous rendons chaque jour, nos rapports hiérarchiques... Cette politique du fragment au sein de «TEMPLE OF LOVE», bouts de passé vernis dans leur état brisé et puzzle sentimental, miroite à l'instar d'un espoir de pouvoir penser les corps autrement. Ce dédale de sculptures est comme un enfant en passe de pousser. Gaëlle Choisne concocte dans une vidéo en boucle une potion pour un monde futur. Une autre séquence non loin nous montre un homme - l'image vrille, criblée de glitches - dévorant un bout de bois incandescent.

Ici, les sculptures-haïkus de l'artiste, ses grandes huîtres de céramique, proposent un autre chemin qui nous fait slalomer plutôt que filer droit. On se laisse aimer comme une passoire trouée, sans directions ni obligations, hybrides, débarrassés - c'est probablement trop demander - des préjugés. «TEMPLE OF LOVE» est à la fois un hommage et un rire las, qui regarde derrière soi pour nous dire à demain.